

IVRESSES



Ergui

HORIZONS

ENCRE VIVES

IVRESSES

HORIZONS N°53

1^{er} trimestre 2011

QUI FAIT QUOI ?

Horizons est la parution trimestrielle des auteurs
D'ENCRE VIVES.

Fruit d'un travail associatif et coopératif.

Direction de la publication, dessins de couvertures :

- Guy Roy

Distribution, envois :

- Jackline René
- Joseph Guédon

Relations avec les médias et les libraires :

- Jackline René
- Joseph Guédon

Organisation, saisie des textes, conception de la maquette :

- Christiane Métayer

IVRESSES

En ces flacons que sont mes amis les mots devenus ? Que j'avais de si près tenus et tant usés à force d'être bus !

A croire que c'est moi qui chantais, tel le Brésilien d'Offenbach : « je vais, je vais m'en fourrer, m'en fourrer jusque-là...je vais... »

Que dis-je, je chantais ? J'entonnais oui !...

Ces mots et rimes apportés au fil des poèmes ou nouvelles, au cours de plus de dix ans d'Horizons.

Offerts par les poètes et nouvellistes Encreviviens. Je me suis délecté de mots millésimés. M'enivrant en perpétuelle soif, laquelle renaît à chaque libation.

« Et bibere papaliter »...Rabelais me plaît ainsi que Rutebeuf.

Dernièrement, j'ai commis quelque infidélité aux écrivains et fabulistes Encreviviens : sur le comptoir de la Francophonie, j'ai bu rasades sur rasades de Léopold et d'Aimé ! Grands dieux, cette céleste ambrosie m'a transporté en des lieux de moi méconnus. Il y flottait un parfum subtil de mots odoriférants, fleurant bon la Négritude et l'Universalité.

Profusion de senteurs, de musiques, de couleurs, j'ai bu jusqu'à l'IVRESSE....

Le Président,
Guy Roy

Névroses de zinc

Pas sûre.

Pas sûre de mes ritournelles à qui j'ouvre, enjôleuse, ma geôle
incomparable.

Do not disturb.

Un mot plus un écho font le partage des eaux
Là, le pays des fleurs et des landes en bouquets
Là, le chaos des peurs et des langues nouées.

Des barreaux flous m'entraînent dans l'écume des houblons et des
névroses de zinc.

J'accroche un poisson lune au môle des paroles et le flot sourd des
phrases

Déroule lentement son ancre.

Pas sûre d'être à quai

Je me détraque

O.K.

Hoquet qui me valdingue au fond du marc des bocks

Au fond de mon corsage en laine tricotée main

J'épingle des secrets aveugles

Au fond des échancrures mystiques de vieilles toiles se coagulent

Pas sûre de mes résolutions...

Un silence de bulles opacifie ma vue

Qu'ai-je fait de ma survie ?

...

Le jour m'ennuie...et, la nuit, je m'ajoure en fragiles émois
Légères ciselures
Dentelles au crochet des mémoires.

Tous mes « je » s'envolent en volutes et mon sang coule en sens inverse
Pas sûre de marcher droit

La vie se désaccordéonne : d'un bord à l'autre du piano
Dérapent mes anamorphoses
Et j'attends que l'oiseau de ma folie se pose...

...
Pas sûre

Patricia Blaisel

Au coin des philosophes égarés

La Poussée d'Archimède

Six camarades, comme un après-midi par semaine, viennent devant un verre de bière, « refaire » le monde, comme on dit, ou, plus modestement, comme ils disent, « philosopher ».

Aujourd'hui, l'un d'eux, ayant fait plonger une olive au fond de son verre, demande à ses confrères en spéculation pourquoi l'olive, comme un petit caillou d'ailleurs au bord de la mer, coule au fond de l'eau alors qu'un gros navire, comme on en voit dans le port attenant, reste sur l'eau alors qu'il est tellement de fois plus lourd ! Et le silence devint subitement d'un poids de réflexion rarement atteint en ce lieu !

Eh bien moi, je vais vous l'expliquer, dit le plus ancien, qui faisait rigoler tout le monde, vu qu'il avait dans sa jeunesse fait quelques études, par hasard si ce n'est par passion, mais peu importe, il lui en restait quelque chose. La preuve ? La voilà « C'est Archimède et son principe qui expliquent ça. La Poussée d'Archimède », je vous l'expliquerai tout à l'heure, après la dernière tournée, parce que avant ce n'est pas la peine !

Oui je connais, dit le plus athlétique de l'équipe, Archimède c'est un joueur de l'équipe de rugby du village d'à côté. On n'a jamais pu les battre, parce qu'ils ont un gars dans la mêlée, doué d'une force extraordinaire, quand il se met à pousser, la mêlée adverse s'écroule toujours. Ce joueur s'appelle Archimède, et sur tous les terrains on entend : « Attention à la poussée d'Archimède », ça n'a rien à voir avec ton olive au fond du verre et le porte-avion dans le port !

Non, dit un autre, souvent entouré d'une ribambelle de neveux et nièces, Archimède, c'est le gynécologue-accoucheur de la ville. C'est le plus renommé, le plus efficace, le plus rapide de la maternité. C'est ma belle-sœur qui en sait quelque chose, qui vous le confirmera : à chaque accouchement, il dit avec tellement d'autorité et de conviction : « Poussez Madame, poussez... » Que le résultat ne se fait pas attendre. Savez-vous comment il s'appelle ? Archimède bien sûr et toutes les femmes veulent travailler avec lui à cause de la poussée d'Archimède, comme on dit maintenant dans le milieu !

Foutaises ! dit un troisième, engoncé dans son manteau miteux toute saison ! Moi je connais Archimède. C'est lui qui tous les soirs réussit à pénétrer le premier à l'asile des sans domiciles fixes, tellement il pousse fort les autres devant lui. Tout le monde l'appelle Archimède, depuis que ce surnom lui a été donné par un responsable du lieu : « Arrête ton cirque, arrête de pousser, Archimède ! » Vu que personne ne connaissait ce nom à ce moment-là, personne n'y vit d'inconvénient et désormais tous de rire quand arrive le moment de la poussée d'Archimède et ses effets !

Il apparaît donc que les explications ne manquent pas de la Poussée d'Archimède !!!

Mais qu'en est-il en réalité ? Le plus diplômé de la bande de réciter : « La poussée d'Archimède – un grand savant grec qui vécut de 287 à 212 avant JC – se formule ainsi : « Tout corps plongé dans un fluide subit une poussée verticale de bas en haut, égale au poids du fluide déplacé ». Cela ne l'a pas empêché de mourir lors du siège de Syracuse que les romains assiégeaient et auquel il permit de résister grâce à ses inventions de mécaniques subtiles.

Le lendemain, l'intellectuel de la bande rencontre une de ses amies préférées. Elle est belle et gentille, comme il dit, tu verrais son sourire quand elle me regarde, son grain de voix quand elle me parle, je crois que je l'aime. Ce n'est pas le sujet ici !!! Il lui raconte l'affaire, elle lui fait alors remarquer qu'ils avaient oublié une autre explication : « Archimède n'est ni un clochard, ni un joueur de rugby...C'est un galant homme dont le passe-temps favori est de pousser les dames aimant se balancer et qui lui répètent à l'envi : « Poussez, poussez l'escarpolette ... ». Oui, mais il ne faut pas oublier non plus, dis-je, la participation involontaire de mon grand-père à ce débat...

Celui-ci cultivait un petit jardin, toujours accompagné de sa pipe ou de quelque chique, pas pour sa culture, disait-il, mais pour le folklore ou l'autre Culture ! Son amour se portait surtout sur ses salades. Pourquoi ? Je n'en sais rien, c'était ainsi comme selon les lois universelles de la nature elle-même universelle ! Quand la maturation semblait paresseuse, il se postait devant elles, et, mâchouillant sa chique, il improvisait une mélodie rythmée : « Pou...ssez...Pou...ssez...Pou...ssez ... ». Peu importe l'efficacité réelle, il en était convaincu. Et de toute façon, un jour les salades

seraient mangeables ! L'instituteur qui entretenait avec mon grand-père d'excellentes relations littéraires et linguistiques, allez savoir pourquoi, l'entendant chanter ses injonctions, s'était arrêté et lui avait lancé à la cantonade : « Salut Archimède, continue, la réponse est toujours au bout de la confiance et de la persévérance, va prendre ton bain maintenant avant de passer à table ». Il leur avait bien fallu trois ou quatre verres à la cave et la patience du hussard de la République pour que mon grand-père comprenne ce qui allait devenir le fleuron de ses histoires !

Ce que je connais, moi, dit celui qui en était à sa énième bière, une Kanterbraü (en hommage au philosophe Kant), c'est : « Tout liquide – surtout la bière et le vin blanc – plongé dans un corps humain par exemple, subit une poussée de haut en bas qui précipite le sujet vers les toilettes et après cette sanction subit l'exigence d'une autre tournée, une tournée poussant l'autre... ». Voilà ce que m'a expliqué le SDF dont je vous ai parlé. C'est ça la véritable poussée d'Archimède ! Et encore, je n'ose vous parler de la poussée de cet Archimède lorsqu'il est aux toilettes ! Restons raisonnable, pour ne subir aucun reproche ni censure !

« Archimède n'est ni un clochard ni un accoucheur (C'est bon pour Socrate qui accouchait les esprits !), ni un joueur de rugby, répéta le plus titré de la bande, c'est un savant, qui continuait de réfléchir et d'expérimenter tout en prenant ses bains. On lui doit aussi l'invention de la savonnette non glissante entre les mains, si, si, mais on n'en trouve plus dans le commerce, sauf peut-être en Grèce, et encore !!! Vous ne voulez pas me croire ? Eh bien, vous ne pouvez prouver le contraire. Allez, reprenez une petite Kant, c'est un impératif catégorique. On mettra cela aux voix la semaine prochaine. Diable, on est en démocratie ! Mais est-ce au peuple de décider de ces choses-là ?, demanda le garçon de café. Il n'y a qu'à jeter tout le monde dans la piscine, ou mieux, dans le port, à la recherche de l'olive perdue, et on verra s'il faut croire ou non à la poussée d'Archimède et de quel Archimède il s'agit !

Là-dessus, on se resservit une ultime bière et on partit en chantant sur un air de jazz, la formule de la poussée d'Archimède. Il y eut une perte d'équilibre et l'ensemble brinqueballant se retrouva, dans une belle harmonie entre deux eaux dans le port, essayant de s'agripper à deux barques qui respectaient tant bien que mal ce principe. Et nos six

camarades se retrouvèrent dans les cellules de dégrisement du commissariat du quartier, où les discussions reprirent de plus belle. En vain, car nos représentants du maintien de l'ordre furent totalement opaques à ce genre de préoccupations et à cet essai d'alibi !

Qui est responsable de ce léger désordre public ? La bière ? Archimède ? Et lequel ? Nos philosophes amateurs ? Qui ???

Il faudra le leur demander lors d'une prochaine rencontre, ce sera peut-être l'enjeu de leur prochaine séance de ratiocination ! Autour de la démocratie et du droit de la responsabilité !

Allez, goûtez-moi cette fraîche !

Au coin du bar. Le cercle des philosophes disparut ...

Gilles Troger



IVRESSES

Ivre de tendresse, je fonds sous tes caresses,

Vertiges d'Amour, semblables à l'ivresse

Renversante cette nuit, où transparait ton extrême délicatesse

Eternelle jeunesse, dont tes yeux, du miroir, sont les reflets.

Sous ton indéfinissable regard, je retrouve ton air charmeur et plein de
tendresse

Soudain, tes yeux se voilent, laissant filtrer une indéniable tristesse ;

Elixir de longue vie, pourtant promesse faite dans l'ivresse d'une nuit,

Signes où la vieillesse apparaît, comme un rêve lointain bercé par l'ivresse

De l'Amour infini.

Thérèse Baudouin

L'Ivresse des Mots

J'ai cultivé les mots comme on aime une femme,
Et les mots en passant ont bousculé mon âme,
Au fin fond du désert de mon lointain exil
Mais comment résister à leur parfum subtil ?

Si je chante les mots, c'est que les mots m'enchantent,
Magiques mots d'amour envoûtants qui me hantent,
Musique qui résonne au plus profond de moi,
Réveillant en mon cœur des émois d'autrefois.

Ces mots de leur chaleur doucement m'enveloppent.
Chatoyant de couleurs, leur kaléidoscope
D'un brillant tourbillon me plonge dans l'ivresse.

O manège des mots qui m'encercle et m'entraîne
Excitant mon esprit d'une enivrante haleine,
Ton souffle me ravit ainsi qu'une caresse.

Emile Salmon

Une bonne bouteille

Depuis deux semaines c'était comme cela. L'aube le rendait tremblant de peur, moite et glacé, et ce matin seulement l'idée de vivre la journée présente ne représentait plus pour lui un fardeau. Aujourd'hui...il avait faim. Maintenant enfin, il désirait vivre.

Depuis un mois tout s'était enchevêtré dans sa tête et dans sa vie. Tout d'abord il y avait eu ces commandes annulées, ces fins de mois difficiles dans sa propre entreprise, et puis très vite, tout s'était dégradé. Le chaos. Il ne savait même plus exactement si Céline l'avait quitté avant ou après. Peu importe, il se souvenait seulement de cette longue nuit, de cette petite mort qui le happait à chaque fois qu'il revenait à la réalité. Une sorte de néant brumeux et oppressant, avec des jours obscurs et des nuits blanches. Ensuite, il était devenu une sorte de prisonnier sur parole, flottant et balloté, sans Céline envers qui maintenant, il avait un sentiment de culpabilité.

Tout cela était derrière lui. Il devait vivre, repartir à zéro. Avec la vie c'était comme cela. Elle vous hissait à un sommet et ensuite elle vous poussait sournoisement pour vous faire glisser plus vite mais le destin lui tendrait peut-être une main secourable et les prières elles-mêmes de ce fait, superflues.

Dehors, le ciel était bleu. Il marcha doucement. Un instant ses angoisses lui firent souhaiter avoir quelques pensées héroïques, juste un instant, afin qu'il se retrouve avec la force de poursuivre son chemin. Il longea le petit parc où des enfants insouciants jouaient au ballon. Quelques gouttes de sueur coulèrent sur son front et lorsqu'un banc s'offrit à lui, il s'assit.

Lorsqu'il irait mieux, peut-être alors, essaierait-il de contacter de nouveau Céline. Bien sûr ces derniers mois leurs relations avaient été houleuses, avec quelques goujateries à son égard, ce dont il était friand, il en convenait, mais son attachement pour elle était sincère et la retrouver le soir, lui semblait maintenant indispensable à sa guérison. Elle serait une pierre de gué dans son avenir maintenant échevelé. La

tête dans ses mains, son purgatoire lui parut alors assez lointain, rien de commun avec les pensées funèbres qui l'avaient effleurées ; une sorte de nuage gris, peut-être, mais poussé par un vent presque joyeux qui ne tarderait pas à lui caresser la nuque.

Lorsque le petit chien vint mordiller son pantalon, il regarda tout surpris le clochard venu s'installer près de lui sur le banc vert et moussu. Ce dernier ouvrit un vieux sac et sortit une bouteille de vin rouge en soupirant d'aise. Il caressa la bouteille avant d'en boire une goulée et fit claquer plusieurs fois sa langue.

En hochant la tête de droite à gauche, il lui dit en le regardant :

-C'est une bonne année. Une année velours. Je prends toujours le même. Vous en voulez un peu.

-Non ! Merci.

-Ah ! Monsieur. Quand vous avez dans votre vie des petites joies que vous avez attrapées au vol comme des papillons ! C'est le bonheur, Monsieur, mais le plus dur est de les garder.

Le clochard le regardait, épanoui, heureux de sa vie, et lui, il répondait à cette invite avec un air battu, les yeux éteints comme les statues.

Quelque chose se dérobaient en lui comme un cheval craintif en face de l'obstacle. Était-ce la mélancolie ? Il ne savait le dire mais s'aperçut qu'il avait les larmes aux yeux.

Le clochard reprit sa bouteille et la lui tendit encore une fois. Il refusa de nouveau, alors que le petit chien parfumé au camembert essayait de lui attraper les mains pour de tendres léchouilles.

Soudain ! Il réalisa que tous deux vivaient chaque jour des moments joyeux.

Un oiseau sautilla tout près de lui en chuchotant mille mots, mille choses. Il y voyait plus clair. Sa décision était prise, il irait chercher Céline, lui prendrait la main, et elle comprendrait. Bien sûr, il devrait

l'appivoiser mais ensuite sur une gamme d'amour, s'envoleraient leurs baisers.

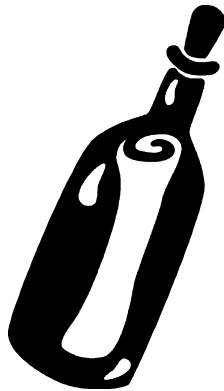
Il se tourna vers le clochard :

-Finalement ! J'en veux bien une goulée, juste une goulée.

Il lui prit des mains la bouteille, la caressa le sourire aux lèvres, en frémissant d'aise.

Sous l'œil ébahi et désolé du clochard, il n'en laissa aucune goutte.

Jackline René



Frissons d'Ivresse

Ce soir la brume
En costume
D'hiver
S'épand en givre
Sur mon livre
Ouvert.

Chaleur de l'âtre au vent qui miaule
Chaleur de l'être au creux d'épaule
L'archet joue sur l'alto de mes nuits blanches
Poésie decrescendo je fais la manche :
« Pour un mot, mon bon monsieur, je vous prie
D'une rime, belle dame, vous supplie... »

Car...
Ce soir la brume
D'amertume
Me saoule
De mots-caresses
Douce ivresse
Sans joule.

Mots glacés patinant sur mes feuillets
Mots gelés et crissant restent figés
Quand soudain, un parfum s'en vient au gîte
La merveille est l'éveil ! Plume s'agite

Car...
Ce soir la brume
En costume
D'hiver
S'éloigne au Nord
Jusqu'en bord
De mer.

Brumes de Comptoir

Au bistrot... Oh !
Certains y viennent trop tôt,
restent trop tard au beau bar,
y racontant balivernes ou bobards.

Au bistrot, aucun racisme
Le blanc siffle un p'tit rouge.
Le rouge siffle un p'tit jaune.
Le jaune siffle un p'tit rouge.
Le noir s'enfile un p'tit blanc...

Au bistrot, que de rencontres !
Le chasseur bredouille devant son verre.
son chien saoul de fatigue, n'aboie pas.
Très sobre, l'homme au monocle ne prend qu'un verre.
Le para, qui a trop bu, n'a rien de reluisant.
Il a le béret vert, luisant.
Le poète cherche, trouve le joli vers.
Il en avale le verre de travers.
La serveuse, courtoisement emplît les verres.
Lunettes aux verres fumés, le patron ivoirien,
dans la fumée n'y voit rien.

A la sortie du bistrot,
le blanc s'enfonce dans la nuit noire.
Le rouge est aussi noir qu'un corbeau,
la gorge enflammée, la gorge rouge.
Le jaune, est aussi noir que jaune.
Le noir est vraiment noir, il reste noir.

L'électricien va de travers en va-et-vient.
Subitement il sort en courant.

Le marin, venu à pied,
part, le vent dans les voiles.

L'islamique arrivé en vélo,
s'en va, le regard voilé.

Le chasseur saoul, n'est pas compliqué pour un sou.

Il rentre chez lui, sans courir comme un lapin.
Va, dans le doute, dormir en chien de fusil,
et...Tuer le temps.

Joseph Guédon

Soupçons d'ivresse

Pressé de te revoir, petit cœur solitaire,
Ô ! Tendresse attendue ; désirable amitié.
Quels mots dois-je bannir pour ne pas te déplaire ?
Dois-je rester muet ou mourir à moitié ?

Tes yeux si lumineux resteront-ils mirage ?
Eux qui en peu de temps ont ébloui ma vie
Permits-moi d'aborder bientôt sur ton rivage
Ouvre-moi grand tes bras pour que je me confie.

Ce fol embrasement que ma raison condamne
Jusqu'au déclin du jour m'apporte son ivresse.
Mon âme s'en réjouit mais le présent me damne.
Un vent béni des dieux m'apporte ta caresse.

Pourquoi ne pas partir avec toi en cavale ?
Inventer un ailleurs, habiter nulle part.
Chaque jour un peu plus mon délire s'installe,
Mais le temps face à moi érige son rempart.

Où sont les amours fous de ces temps révolus,
Eternel conquérant aux fougues frénétiques.
Nombreux cœurs m'ont trahi et la passion n'est plus,
Retrouverai-je un jour ces jardins édéniques.

J'espère de tout cœur t'avoir fait ce plaisir
De sentir dans ces mots un parfum de tendresse.
Dans l'oubli éternel, je ne veux pas périr,
Viens greffer sur ton corps ma nouvelle jeunesse.

Louis Fréteillère

La Création

Une lente maturation s'est effectuée dans mon esprit. Un long cheminement vers la connaissance. Un désir permanent de créer, de me réaliser. J'ai attendu avec persévérance le moment où, enfin, je pourrais laisser mon imaginaire soulever ma passion.

J'ai commencé à écrire des petites phrases sur la nature : les arbres, mes frères végétaux ; les fleurs, les oiseaux et j'ai ajouté de la poésie aux mots. J'ai laissé couler mes sentiments. Sans parler de valeur commerciale, mes textes avaient la valeur de mon vécu. Entendre crier la plume sur le papier. Voir les lignes encombrées de mots. Humer l'odeur de l'encre. Chaque mot a sa musique, son histoire, son rêve et son esthétique. L'Ivresse !

Je regarde, j'explore, je scrute tout ce qui m'entoure. J'écoute avec attention les mystères de la vie. L'harmonie n'est pas toujours au rendez-vous. Mes mains, mes doigts ne suivent pas toujours mes pensées. Ma tête se dissocie. Mon cerveau est en effervescence.

Il y a beaucoup de souffrance dans la recherche du dépassement de soi.

Et, enfin, la surprise. J'ai créé...

Merveilleuse ivresse de la création.

Solange Deseille

AUBANCE

Silencieuse l'Aubance
Elle coule en silence
Au pied du coteau
D'ardoise et de tuffeau

Dans les basses vallées
Jonchées de fritillaires
Et de plants alignés
De raisins aux grains clairs

Ô breuvage sucré
Des coteaux de l'Aubance
Ô ce nectar doré
Qui invite à la danse

Elle coule en silence
Au pied du coteau
D'ardoise et de tuffeau
Silencieuse l'Aubance

Patrick Gillet

Ivresses *par André Deguil*

J'écris bien peu...Je le confesse
Parfois avec difficulté
Pour y trouver vraiment l'ivresse
Faut beaucoup de dextérité.

Les mots se heurtent, s'entrechoquent
Il me faut bien les rassembler
Marier les sens qu'ils évoquent
Et faire cela sans trembler.

Quand je te vois Ô toi ma belle
Le monde entier est déjà loin
Dois-je calmer l'humeur rebelle
Et rester sage dans mon coin ?

Oui j'aimerais bien mieux te dire
A quel point tes appas me tentent
Les lutiner jusqu'au délire
Vivre des lendemains qui chantent.

Allons taquiner la bouteille
Chez notre ami Dionysos
Goûter le bon jus de la treille
Et bien s'imbiber jusqu'aux os.

Jeux de passion, ivresse ou haine
Mis à mort les gladiateurs
N'étaient que raison vile et vaine
Pour encenser les empereurs.

Je crois et dois pouvoir le dire
Il faut de la modération
On ne va pas jusqu'au délire
Si on jugule sa passion.

L'ivresse du vent

Les feuilles bruissent doucement tel un chant sacré allant en s'amplifiant. Les feuilles s'agitent sous les chatouillis. Notre peau apprécie cet air léger qui nous caresse.

Et puis... Le vent se lève en agitant ses membres ce qui fait frémir les branches.

Bien réveillé, le vent se met en marche rêvant de voir tous ses sujets plier à chacun de ses passages. Il gonfle ses pectoraux et souffle, souffle...de plus en plus fort. Les feuilles gémissent, les branches se plient dangereusement sous ses gifles.

Le sentiment de puissance l'envahit. Il jouit de voir les arbres souffrir, les branches craquer et les feuilles arrachées mourir au sol. Il n'a plus sa raison. Il ne cherche plus à rafraîchir. Il tue.

Il est ivre de toute puissance. Il souffle toujours plus fort. Quelques tuiles quittent les toits, des pots de fleurs tombent des balcons et s'écrasent sur les voitures garées le long des trottoirs. Des personnes perdent l'équilibre. L'ivresse augmente. Le vent n'a plus de limite. Tous les coups sont permis. Il est le Roi des Airs ! Il a détruit. Il est le plus fort.

Et, des heures plus tard, essoufflé, hébété, il contemple ses destructions. Il n'est pas très fier et se cache, jusqu'à la prochaine fois.

Solange Deseille

MULTIPLES IVRESSES

Les sentiments exacerbés enivrent et hantent.
Est-ce le moteur de nos actions,
Est-ce le piment qui fait vivre avec exaltation
Comme le fruit de la treille si on l'ose
Qui illumine la fête, l'habille de rose
En oubliant les lendemains qui déchantent ?

Que de passions quand on a vingt ans ;
Ivres de phrases, idées embrumées,
Pensées noyées de fumées,
Echange, griserie des mots, déclarations ;
Refaire le monde avec imagination,
Lumière d'espérance vers un futur éclatant.

Moments d'ébriété cocasses ou amusants
Tel, celui qui après une soirée festive, délirante,
Se lève, n'éclaire pas, ouvre une porte au hasard
Et...éclabousse les chaussures du placard !
Ou, cette jeune fille, le soir de son mariage
Se retrouve entraînée par des amis éméchés
Pour revenir des heures plus tard, sur un cheval juchée,
Invités partis, mari perplexe, en rage.

Que dire de toutes ces heures palpitantes
Qui transcendent notre quotidien en folle ronde,
L'amour, la passion, être hors du monde,
Le pouvoir, le succès, Ah ! Etre reconnu, acclamé,
Se plonger avec délectation dans les livres, jeux télévisés
Ou dans le chocolat et autres addictions attirantes.

Petites ivresses de chaque jour qui sont à la vie un hommage,
Quand nous n'aurons plus de goût pour ces extravagances,
Quand nos divins excès n'auront plus aucune chance
Restera-t-il uniquement de fugaces images ?

Marité Vendée

La mémoire de papier

Pierre se souvenait de cet adolescent boutonneux aux jambes fragiles, au corps maigre, au profil en lame de couteau, au menton fuyant à peine ombré par une pilosité tardive. Ces quelques poils, guettés avec impatience, auraient dû lui conférer un air un peu plus volontaire, décidé.

A tout prendre, j'eusse préféré être prognathe. Volontaire ou abruti, plutôt qu'indécis et fuyant.

Encore à présent, il lui arrivait en public, de recomposer son physique en modifiant ses attitudes. Il gonflait sa poitrine en retenant sa respiration, avançant légèrement la mâchoire inférieure afin d'en rendre les dents jointives, et plissait les yeux, ce qui, pensait-il, le rendait attentif et inspiré.

Je suis le type même de l'introverti, c'est pour cette raison que je suis écrivain. Enfin... c'est ce que prétend Richard Bellard notre céléberrissime critique littéraire, incontournable, que je me garderai bien de contredire. C'est un peu grâce à lui que je me retrouve aujourd'hui à ce cocktail entouré de tous ces gens qui s'empressent à me féliciter. On me fête. Toutes les interviews sont effectuées : c'est pourquoi je cède à la tentation de ces flûtes de cristal aux bulles joyeuses.

A cet instant, il aime toutes les femmes car il croit déceler dans leur regard un intérêt complice.

La brunette toute pétillante qui parle avec mon éditeur : son intérêt tout à l'heure était-il uniquement professionnel, ou mon charme intellectuel aurait-il opéré ?

Il se propulse dans sa direction en tenant son verre levé. Mais, aujourd'hui, cette précaution est inutile, on s'écarte sur son passage. On lui sourit.

Bonsoir Mademoiselle. Oui, bien sûr, je suis très heureux. C'est la consécration. Dès le premier roman, c'est inespéré. Vous êtes tous trop gentils avec moi. Je ne le mérite pas. Et modeste avec ça. Je n'ose pas toucher ma tête de peur de décrocher l'auréole.

Le plateau du serveur passe à proximité. Pierre saisit deux verres et en tend un à la jeune journaliste de Marie-Eve.

Vous lisez dans les bulles de champagne ? La blondeur romantique de ce breuvage m'inspire moi aussi. Et vous me prédisez une grande longévité littéraire. Oui, mes épousailles avec la plume sont récentes et nous aurons beaucoup de petits romans. Où est-il ce fichu serveur ? Mon verre est vide. J'ai chaud. Et si je desserrais mon nœud de

cravate ? Voilà, c'est fait. Après tout, l'artiste peut être débraillé, savamment un peu débraillé. Oui Mademoiselle, j'ai chaud, c'est votre présence qui fait monter la température. Vous êtes si jolie. Pardon ? Ah ! On m'appelle ! Surtout ne vous éloignez pas, je reviens dans un instant. Que me veut-il celui-là ? Tiens, le plancher est en caoutchouc, et voilà que je m'entends parler, un peu décalé, dédoublé. On va dire : le succès lui est monté à la tête. C'est faux. C'est tout simplement le champagne, les petites bulles de la fête, la joie dans nos verres. Pour passer dans votre émission ? Très certainement, oui oui, c'est noté. Tu es gentille de consigner tout cela sur ton carnet, ma chérie.

Ah oui ! Je ne vous ai pas présenté Elizabeth mon épouse. Je manque à tous mes devoirs ! Allons bon ! Est-il maladroît cet idiot, voilà les verres par terre maintenant ! C'est pas grave, le vin blanc ne tache pas. Comment ça chérie j'en suis responsable ? Je suis énervé ? Mais pas du tout, je plane un peu, c'est délicieux. Je l'ai bousculé ? Ce n'est pas de ma faute si le plancher est en caoutchouc. Mais je ne crie pas, je m'exprime, voilà tout.

Tout l'aéropage s'est tu. Elizabeth tente de calmer Pierre qui gesticule. Avec force sourires, elle s'excuse. On la rassure, on pardonne. Deux amis l'aident à le pousser vers la sortie. Il se débat. Il hurle. Il ne supporte pas l'alcool, explique-t-elle.

Comment ça, je ne supporte pas l'alcool ? D'abord, ce n'est pas de l'alcool, c'est du vin. Et qu'on me laisse tranquille. Aujourd'hui c'est mon jour de gloire. Le jour de gloire est arrivé, qu'un champagne abreuve mon gosier.

On pousse l'écrivain dans la R25. Elizabeth fait la tête. Sa tête des mauvais jours. Des jours sombres. Sombres comme cette nuit froide. Elizabeth, ce soir, sera froide. Froide comme la nuit. Pierre ronfle bruyamment. L'écrivain a dignement fêté son prix.

Pierre est en panne. Pas sur l'autoroute, non, en panne d'écriture. Voilà trois mois qu'il savoure son succès. Deux cent mille exemplaires, son nom et son visage étalés partout. Et puis, la mayonnaise retombe. Retour à la case départ ou presque. Et après ? S'est inquiété son éditeur. Il sonde son cerveau en le fixant d'un regard noir un peu fatigué.

Après ? Tout est là, dans ma tête, en fouillis, d'accord, mais il suffit de faire le ménage. Les mots se serrent à la porte du réveil et s'assemblent en phrases dont je ne suis plus le maître. Je regarde défiler ce long cortège et tente d'en retenir le sens, d'en imprégner ma mémoire. Dois-je m'éveiller tout à fait pour les immobiliser d'une main malhabile, encore engluée de sommeil, sur le petit carnet noir qui monte la garde près

de la lampe de chevet, ou accorder ma confiance aux profondeurs insondables du cerveau ?

Il a beaucoup fait la fête pendant trois mois. Beaucoup bu aussi. Comme une libération explosive.

J'écrivai l'année depuis des années. Des nouvelles, des poèmes, un peu de tout. Et puis, un beau jour, une histoire, des personnages, une ambiance me tiennent la tête. Je suis enceint. Je vis ma grossesse, absent des réalités. J'accouche dans la douleur, tour à tour persuadé de réaliser une œuvre géniale et une merde de littérature de seconde zone. Comprends-moi, Elizabeth, j'ai besoin de souffler. Ma femme est mon égérie. Elle me pousse, me tire, me soutient. Elle est le contraire de ma mère qui ne s'est jamais inquiétée de mes études et s'est contentée de pleurer au constat de faillite de celles-ci. Ah, si elle avait pu voir la tête de son garçon dans la fenêtre du téléviseur !

Pierre parle de s'isoler dans les sables du Sahara, ou sous une tente igloo en Laponie, pour de nouveau coïncider avec lui-même. Il partira dans le Périgord.

Elizabeth ne comprend pas que j'ai besoin d'être seul pour écrire. Les lieux doivent être inconnus, les visages anonymes. Je ne peux pas occuper deux jours de suite la même chambre d'hôtel ni fréquenter le même restaurant. J'ai besoin d'une ambiance humaine, diffuse, de bruits non identifiables. Tant que je n'ai pas adressé la parole à mon voisin de table, je peux tout imaginer à son sujet. Echanger quelques mots correspond à passer une bride à mon délire. Alors, je cours de ville en ville, au hasard. « I'm a poor lonesome cow-boy ». Le Lucky Luke de la littérature. Le mégot en moins et les mains encombrées de stylos. Les cartouches sont chargées d'encre bleue. J'ai horreur du violet, il me rappelle les encriers de l'école primaire où se noyaient les boulettes de papier buvard, responsables des pâtés répréhensibles. Et Mademoiselle Carlin qui me terrorisait de son encre rouge et de ses zéros jamais précédés d'une unité. Le rouge, Elizabeth le dépose sur ses lèvres et le noir sur ses cils. Elle lit toujours par-dessus mon épaule. Je déteste cela mais je n'ai jamais osé le lui dire. Cette nuit, je me suis levé pour coucher sur le papier quelques phrases obsédantes. L'hôtel était silencieux. J'ai senti le parfum de la petite brunette allongée dans mon lit quelques instants auparavant. Elle lisait par-dessus mon épaule. Je n'ai rien dit mais j'ai déchiré les feuillets. Impression d'être violé.

C'est le moment de l'année où le soleil est paresseux. Le temps où il se contente d'allonger et d'à peine raccourcir les ombres. Frileux autant

que nous, il se cache dans sa forteresse de coton. Voilà trois semaines que Pierre était parti. Son errance l'avait amené dans le Bordelais. Il roulait à vitesse réduite sur les petites routes du vignoble. Les ceps, sinistres et dépouillés, priaient le ciel de leur restituer la chaleur estivale. Cette balade vinique de château en château, comblait très bien le vide de sa mémoire. Le thème de son prochain roman restait vague et vaporeux comme les brumes impalpables au-dessus des croupes graveleuses du Médoc. Les idées ne s'assemblaient pas, les personnages demeuraient inconsistants, comme des fantômes. Des pages entières rédigées le soir étaient déchirées le matin. Ce qu'il écrivait eût prêté à rire s'il ne s'était agi de lui-même.

Marie-Jo était mignonne comme un cœur. Ses pommettes rebondies rosissaient à la moindre émotion. Ses seins, que l'on devinait en pomme à travers les étoffes fragiles qu'elle portait, étaient haut placés. Elle était vive et joyeuse. Les sourires fleurissaient sur ses lèvres à tout propos. Mais elle se rongeaient les ongles. Nulle n'est parfaite. Heureusement à l'âge de seize ans on ne s'arrête pas à ce genre de détail. Mon menton fuyant et mes boutons m'empêchaient de lui parler. J'inventais, la nuit, des conversations que nous n'avions pas tenues. A un de mes copains, je m'étais ouvert de cet amour passionné. Nous marchions dans la cour de récréation, en évitant les footballeux, et je lui racontais mon histoire. Je lui montrais des lettres de ma bien-aimée que j'avais rédigées en contrefaisant maladroitement son écriture. Il était bon public. Que demande un faiseur de rêves sinon des oreilles pour l'écouter ? Donc, ces oreilles-là recueillaient mes confidences. Marie-Jo m'aimait. Et puis, elle a épousé un gars que je n'aimais pas, vulgaire et grossier. Elle est aujourd'hui divorcée. Se ronge-t-elle toujours les ongles ?

Pierre songeait à tout cela en circulant entre les tonneaux de la cave du « Cos d'Estournel », et aussi à ce que lui avait dit son ami imprimeur à propos de son roman : « C'est ce que tu as écrit de mieux. Les personnages sont plus vrais que nature, on a envie de les connaître, de les aimer ou de les détester. » Il avait répondu : « C'est peut-être parce que j'ai commencé à me déculotter. » S'il ne pouvait plus écrire à présent, s'il n'avait plus rien à dire, c'était peut-être que le strip-tease était terminé, pensait-il en avalant le quatrième verre de Bordeaux qu'il eut dû en toute logique recracher, une dégustation bien menée ne s'accommodant pas de l'absorption du précieux nectar.

Le Cos d'Estournel est un pseudo-château. Sa superbe façade, du style oriental, n'abrite en fait que des chais. Mon prix Goncourt, c'est peut-être cela : une simple façade. Une fois passée la porte de bois sculpté, les grandes salles sont vides, pillées pour la construction du trompe-l'œil.

Son père s'était noyé parce qu'il refusait la vieillesse. Noyé dans l'alcool et dans la mer. Ils habitaient en bordure d'un estuaire, et pour ne pas paraître plus emprunté que ses autres amis, il avait acquis un petit bateau de pêche. Mais décidément la mer n'était pas son élément. Les premiers enthousiasmes passés, ses sorties s'espacèrent de plus en plus. A la fin d'une après-midi un peu plus arrosée que de coutume, il glissa la plate à l'eau, rejoignit l'embarcation, libéra le filin du corps-mort et, pétaradant, s'en fut relever les casiers.

Ma mère fleurit chaque premier novembre une tombe vide. Lorsque j'observe le glissement feutré d'un goéland, je ne peux m'empêcher de songer qu'un de ses ancêtres a vu mon père s'engloutir dans les vagues de la Manche grise et froide. Ma vieillesse à moi, c'est ma stérilité. La sénilité de mes neurones. L'anorexie de ma création. Le désert de ma conscience. Elizabeth, hier soir, au téléphone, m'a réprimandé : Quand donc cesseras-tu de t'apitoyer sur toi-même ? Ta déprime narcissique t'encombre l'esprit. Tu n'es pas le nombril du monde. Il ne s'arrêtera pas de tourner parce que ta plume est sèche. Oui, Elizabeth, c'est bien cela qui m'attriste. Rentrer dans le rang. Ne plus éprouver cette infinie jouissance à la vue des bouquins s'accumulant sur la chaîne de l'imprimerie, avec mon titre et mon nom sur la jaquette, et mon cerveau à l'intérieur.

Mémoire de papier. Ce livre est là qui repose dans la vitrine du libraire. Ses couleurs légèrement fluo, dansent quand le regard balaie l'étalage. Lorsque les yeux avides du lecteur se repaîtront de ces mouches noires sur fond blanc, une partie de Pierre sera digérée, victime de la boulimie de cet amateur de sensations vécues.

Des piranhas, pensait-il, je suis dans l'aquarium, tout seul, tout nu, au milieu de ces poissons carnivores frétilants. Chacun une bouchée à vingt-cinq francs. Je me suis mis en scène, j'ai mis ma famille et mes amis en scène. Et c'est incroyable, la plupart ne se reconnaissent pas. Est-on si différent au regard des autres ? Je suis là, dans la

vitrine. Sur le trottoir, il n'y a qu'une enveloppe creuse. J'ai donné mes viscères en pâture. En étant patient, je suis sûr de voir un client ressortir de la boutique avec ma rate fumante sous le bras.

Elizabeth souhaite me voir rentrer. Je lui dis tout, lui explique tout. Elle me conseille de prendre rendez-vous chez un psychiatre. Tu es dépressif. Tu as besoin de repos. C'est cela, elle veut que j'ouvre la porte de mon intérieur et que l'on dresse l'inventaire du mobilier. La porte est en bois sculpté mais les salles sont vides. Non, Elizabeth, je n'entendrai pas résonner ta voix dans ces longs corridors silencieux. Tu n'assisteras pas à ma faillite intellectuelle. Tu ne caresseras pas de propos rassurants un écrivain infirme de sa création qui n'aura qu'une seule fois fait l'amour avec la littérature, victime d'une éjaculation précoce.

Il pleuvait très fort. La Garonne roulait ses eaux du tonnerre. Pierre entendait dans son dos le chuintement mouillé des automobiles. Il tenait la rambarde et se demandait si les anguilles étaient aussi voraces que les piranhas.

Jean-François Zimmermann

VERTIGE *par Pierre Gougeon*

La vue était imprenable. L'Aiguille Verte et ses 4122 mètres, il en était venu à bout. Après deux jours d'escalade et un bivouac d'une nuit, suspendu dans le vide. Pas seul, bien sûr ! Avec Christine, sa femme, et le guide, Jean Salvetaz. Un guide admirable, lui avait-on assuré au départ de Chamonix.

-Ah, « La Verte » ! leur avait-il lancé en parvenant au sommet, un vieux rêve ! Le plus beau jour de ma vie !

Comme sa femme semblait écouter quelques conseils du guide, lui ajustant déjà son harnachement de descente, il s'était encore enthousiasmé :

-Christine, contemple cette chaîne du Mont Blanc ! Ces sommets prestigieux qui nous attendent encore !

Elle écoutait toujours le guide et il avait continué seul son poème. « Joie ineffable de la victoire ! Plaisir de surpasser les limites humaines ! Extase des yeux sur ces sommets purs et silencieux ! Ivresse accordée aux alpinistes téméraires qui... »

Le guide l'avait interrompu, lui montrant le mauvais temps qui s'annonçait. Il fallait repartir.

Alors avait commencé la redoutable descente en rappel dont la technique l'avait intrigué. Il s'en était étonné, mais le guide avait probablement tout expliqué à Christine pendant qu'il déclamait son poème. Il avait cependant suivi ses ordres. Accroché à une étroite corniche, c'est lui qui avait dû assurer les deux autres. Le guide était descendu le premier. « Pour assurer du bas », avait-il précisé. Sa femme avait suivi. Avant qu'elle se lance dans le vide, il l'avait rassurée :

-Sois sans crainte, Christine, je tiens bon...

Maintenant, l'amertume remplaçait l'extase et son tourment chassait l'ivresse.

Il n'avait pas très bien saisi la stratégie du guide, mais, solidement arrimé au piton, il avait assuré pendant qu'ils étaient descendus, l'un après l'autre, masqués par le surplomb d'une centaine de mètres.

Arc-bouté à un solide verrou rocheux, il avait même pris le temps d'embrasser du regard les fiers sommets qui l'attendaient. La face Nord des Grandes Jorasses, il avait prévu de la faire l'hiver prochain. Il haussa les épaules en marmonnant :

-A moins d'un miracle...

Il regardait encore le mousqueton, solidement fixé à sa ceinture et qui avait retenu les deux brins de corde du rappel. Il était toujours aussi désespérément inutile. Toute la corde avait été brusquement rappelée, et lui, il ne retenait plus rien, n'assurait personne. Seulement sa solitude.

Attardant un instant son regard sur la Mer de Glace, lointaine et minuscule, il en apprécia le reflet bleuté des crevasses. En songeant au flot de touristes qui s'y pressaient, il esquissa un haussement d'épaules. Les malheureux ne verraient rien. On les ferait payer, entrer dans la grotte et sortir, avec interdiction de monter sur le glacier. La sécurité avant tout ! Même en montagne !

Il soupira :

-On ne peut pas tout prévoir !... Liberté rime-t-elle avec sécurité ?...

Lui, là-haut, il était libre, et il avait le point de vue gratis. Libre, mais désespérément seul.

Il songea même au dernier sujet de philo qu'il avait donné : « *Parvenu à la solitude, peut-on jouir de sa liberté?* » Il en doutait. Il en doutait, car la manœuvre du guide le stupéfiait encore. Il regrettait d'avoir pensé que Jean Salvetaz était un virtuose, se jouant de la montagne comme on exécute un concerto pour deux pianos et orchestre.

En mélomane averti, il songea : « Que peut faire l'orchestre sans les deux pianos ? Les deux pianos peuvent jouer seuls. Pas l'orchestre, uniquement chargé de les soutenir. »

Les soutenir !... Il haussa encore les épaules. Un rictus douloureux lui barra le visage.

Lorsque Christine, après Jean Salvetaz, avait pris pied sur la dalle rocheuse, il n'avait pas immédiatement saisi pourquoi le guide avait rappelé le deuxième brin de corde, justement celui qu'il devait prendre, lui, pour descendre. Il devait encore penser à la conquête de son futur sommet...

Maintenant, il comprenait.

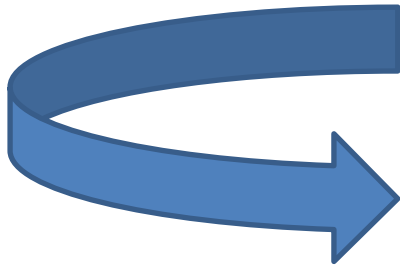
Toujours attaché à la montagne, il regardait ce mousqueton vide et inutile qu'il cramponnait encore, paralysé par sa soudaine solitude.

Il se reprocha même sa première réflexion lorsqu'il avait aperçu la corde brutalement rappelée vers le bas. Il avait bêtement pensé : « Notre guide est un homme d'expérience, il doit avoir une meilleure idée ». En effet... L'écho des petites phrases qu'il lui avait lancées résonnait toujours, comme si la montagne ne cessait de les lui renvoyer. « Une fois c'est suffisant, inutile de répéter, grogna-t-il, j'ai compris ».

Mais, il entendait sans fin résonner la voix de Jean Salvetaz :



-Adieu le philosophe ! Tu l'as voulue l'Aiguille Verte ! Alors reste avec elle ! Peu importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse, as-tu répété...
Garde le flacon ! A nous l'ivresse !
Tu viens, Christine.....



HORS THEME

Un rendez-vous secret

Un agréable souffle d'air frais parvient d'une fenêtre ouverte. « ça sent le printemps », décrète tante Isaure, qui ajoute qu'il est temps de faire le ménage à fond.

J'entreprends sans tarder la corvée qui m'échoit : enlever les rideaux et laver les vitres de la salle à manger. Juchée sur un escabeau, furtivement, j'observe l'étudiant qui me guette de l'immeuble d'en face. Il me guette ainsi jour après jour dès que j'ouvre les persiennes. Mais je l'ignore. Ou plutôt, je l'ignorais jusqu'à ce jour, car, soudain, je le trouve intéressant et prends la résolution d'oublier le passé.

N'ai-je pas déchiré la dernière lettre de mon « prétendant infidèle » ? Et qu'il s'arrange à présent avec mon père, à qui il avait demandé ma main (comme c'est vieux jeu !), après mon départ. Et maintenant ?

Il faut dire que nous vivions une époque de grands troubles... - Je me suis engagé sur un navire de guerre, m'écrivait mon marin, je préfère te dégager de ta promesse, tu es libre – Soit ! Mais il me faut, à présent, le rayer de ma mémoire. L'oublier, revivre. En un mot, repartir à zéro...

Vais-je pour autant me lancer dans une aventure ? Pas si simple ! A mes propres hésitations, s'ajoute la vigilance de tante Isaure, qui prend très au sérieux son rôle de « gouvernante » ! Tant pis, le sort en est jeté !

Comme je terminais ma besogne, mon vis-à-vis, en désespoir de cause, ouvrit sa fenêtre en grand et joignit bizarrement, j'ai failli dire « pieusement » ses mains.

Je lui répondis par un sourire complice, et notre conversation de mimes se déroula en un temps record. Il fut décidé – j'avais levé quatre doigts – que je descendrais à quatre heures dans cette petite rue tranquille où donnaient les entrées de service de nos immeubles.

Je savais que tante Isaure était invitée au goûter chez une de ses vieilles amies et que je devais, quant à moi, porter une chaussure à réparer chez notre cordonnier.

Un bruit de pas dans le couloir m'obligea à fermer ma fenêtre, et mon voisin en fit autant.

En fin de compte, tout se passa bien. Je devrais plutôt dire qu'il ne s'est rien passé !

Après que mon soupirant m'eut rejointe et saluée d'un timide bonjour, nous avons déambulé en silence, aussi intimidés l'un que l'autre, nous observant à la dérobée.

-Où allez-vous ? finit-il par demander en désignant le sac en papier qui se balançait à mon bras

-Je dois porter un soulier à réparer chez le cordonnier.

-Pourquoi un soulier ?

-Parce que l'autre n'est pas abîmé !

-Ah bon !

Sa question me fit rire. La glace ainsi rompue, nous avons commencé à parler de choses et d'autres et je trouvais que mon compagnon ne manquait pas d'esprit tout en étant plutôt naïf, ce qui finit par me rassurer.

Une fois débarrassée de ma chaussure à réparer, je proposai de faire un tour dans le parc voisin.

Installés sur un banc, à l'ombre légère des marronniers, notre conversation reprit par devinettes : de quelle nationalité étions-nous, l'un et l'autre ?

-Vous ne devinerez jamais, m'affirma l'étudiant catégorique.

Et pourtant, je n'hésitai pas longtemps ! D'emblée, j'avais opté, je ne sais trop pourquoi, pour un « Balkanique ».

Après avoir passé en revue quelques Yougoslaves, Serbes ou autres Slovènes, je décidai :

-Vous êtes de l'Albanie, et votre capitale est Tirana !

-Mais vous êtes très forte, s'écria-t-il, comment avez-vous trouvé ?

(Il ne pouvait pas savoir que grâce aux cartes géographiques muettes dont m'avait torturé feu mon oncle, que j'avais acquis une certaine science en la matière)

-A votre tour, à présent, mais je vous préviens que cela ne sera pas facile ! Bien entendu, après avoir en vain passé en revue bon nombre de pays d'Europe et d'ailleurs, je dus finalement lui avouer que j'étais une Estonienne.

Mais le temps passait et je devais rentrer sans plus tarder. Nous nous sommes séparés enchantés l'un de l'autre et d'humeur on ne peut plus joyeuse.

-A bientôt, lui dis-je, ne me raccompagnez pas, il ne faut pas qu'on nous voit ensemble, c'était un rendez-vous secret.

-Alors...à demain, peut-être...

-Peut-être...

Mais il n'y eut pas de lendemain...Dans les jours qui suivirent, il m'est seulement arrivé d'apercevoir un pyjama à rayures ouvrir précipitamment sa persienne pour disparaître aussitôt.

Que se passait-il ? Certes, je n'ignorais pas que d'énormes nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon. Les dictateurs fascistes faisaient trembler l'Europe et le monde. Mais en quoi pouvait-il concerner un petit jeune homme étranger qui étudiait en Suisse ?

Subitement, alors que je n'y comptais plus, mon vis-à-vis qui me guettait, finit par me convaincre, par signes, de le rencontrer vers quatre heures.

Je ne me souviens plus du prétexte de ma sortie. Peut-être devais-je récupérer ma chaussure en réparation ?

Après avoir réussi à sortir seule à l'heure dite, j'ai marché assez vite, craignant d'être observée, quand il finit par me rejoindre. A peine le vis-je que je compris qu'il devait se passer quelque chose de terrible, tant son visage me parut brusquement vieilli, ravagé. Et c'est d'une voix changée, à peine audible qu'il réussit à me faire part de sa tragédie.

-Mon pays, finit-il par expliquer, bombardé, envahi par l'Italie fasciste, rappelle tous ses ressortissants... Je dois partir aujourd'hui même... Je tenais à vous dire adieu. Vous comprenez, si je ne rentre pas, je serai à jamais banni de ma patrie. Et si je rentre...

Je ne le revis plus jamais.

Tant d'années ont passé. J'ai oublié jusqu'à son nom...Mais à cause de sa franchise, de sa noblesse native, je me suis par la suite intéressée à son pays, l'Albanie, qui signifie « Le pays des aigles ».

Meery Devergnas

Satané lit pliant !!!!!

Il semble inoffensif,
Pas du tout agressif,
Ce n'est qu'un lit pliant.

Dans un endroit furtif,
Il repose oisif,
Silencieusement.

Vient l'instant décisif,
Il lui faut être actif,
Devenir...Dépliant.

Déjà il se rebiffe,
Il paraît défensif,
Et pas coopérant.

Mais tout est relatif,
Je me fais persuasif
Il se déplie...content !

Mon lit est un esquif,
Et se fait attentif,
Pour ce petit enfant.

C'est un lit locatif,
Il est impératif,
Qu'il regagne son rang.

Mais ce simple objectif
Pour vous récréatif,
N'a rien de réjouissant.

Car le dispositif
Du lit évolutif
Est assez surprenant.

Mon lit vindicatif,
N'est pas coopératif,
Il joue les résistants.

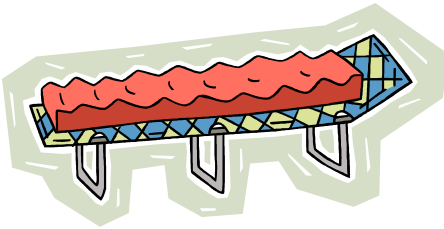
Ses pieds très offensifs
Deviennent convulsifs
Et me griffent vraiment.

Le tissu subversif,
S'enroule impulsif
Sur le haut des montants.

Et moi, tel Sisyphe,
Gestes répétitifs,
La colère je ressens !

Quand enfin, décisif
Je le retiens captif,
Ce lit désespérant,
Je songe, dubitatif,
Que c'est moi le fautif,
Et lui le performant !

Maurice Michenaud



Métamorphoses

Dormant, rêvant, se prélassant
-Canicule et adversité les accablant-
Trois mexicains, sombrero sur le nez,
Ecoulaient lentement leur journée
A grognasser sur les malheurs des temps.

Pedro déclara tout à coup « En ce moment
On le voudrait, qu'il serait bien plus facile
De ramasser pleine gamelle de pesos. »
« Tiens donc, interrogea José tombant de haut,
Nous faire bosser, tu serais assez débile !
Si tu t'instructionnais avec les quotidiens
Espèce d'empoté, de propre à rien,
T'aurais su...le zoo, il n'a plus d'orang-outan. »
« Alors ?, je vais pas me mettre en deuil de son singe ? »
« Fais plutôt agilter tes méninges ;
Supposition... Nous, on pourrait en peu de temps
L'aider à lui en dégoter un autre
Sûr que bien du monde serait content ! »
« Or ça, es-tu fou ? Tu veux chasser le gorille ? »
« Point ! L'emprunter et le faire passer comme nôtre. »

Discussions passionnées, agitation fébrile
Dès lors accaparèrent les trois compères.
Au point que les surprenant dès potron-minet
Echafaudant en catimini leur projet,
Police et proches s'en tracassèrent.
En vain. Ils savaient se faire discrets
Ne laissant échapper que peu de leur secret :
« La frontière à passer... Un tour chez les gringos. »
Puis un jour, sans plus, disparurent tout de go.
Ils se retrouvèrent plein de convoitise
Tournant, retournant autour d'un orang-outan.

Dans sa cage, il paraissait si impressionnant
Qu'ils faillirent renoncer à leur entreprise.

Ils tirèrent au sort. Puis par surprise
L'un d'eux, dans une fesse, injecta
Une forte dose de somnifère.
Et le grand singe tout soudain s'affaissa
Tandis que tremblait encor la main infirmière.

« Eh bien ! C'est pas trop tôt...vraiment
T'aurais pu te grouiller plus vivement. »
« J'aurais voulu t'y voir, j'en étais tout patraque
T'as vu comme il nous zieutait, le macaque ?
Ça m'a foutu plutôt les foies... ! »
« Quand il a crié, c'était comme un cri humain ! »
Mais Pedro retrouvant son sang-froid
Sermonna : « Au lieu de jacter vos niaiseries
Faudrait mieux se manier le train
Ça va sentir le roussi dans le coin. »
Dare-dare, évitant la moindre flânerie
Ils repartirent glorieux de leur butin.

A tour de rôle, ils surveillaient leur pensionnaire
Etonnés qu'il puisse dormir aussi longtemps.
Manuelo blagua : « De cette manière
Pour le nourrir, il ne dérange pas souvent ! »

Quand, trop sûr de lui, il voulut s'en approcher
Pour t'en soit peu fanfaronner,
L'orang-outan devenant soudain agressif
Se dressa. Manuelo en eut les chocottes
Puis horrifié, gémit des couinements plaintifs.
Accourus au bruit, ses compères se figèrent :
L'ami gisait, avec aux poignets, les menottes.
Pantois, ils restèrent devant ce mystère.

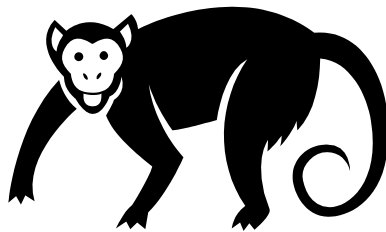
L'agresseur, un rien goguenard
Les regardant tranquillement prenait pose :
« Allez ouste...Vous deux, à votre tour, connards ! »
« Madre de Dios ! Le singe ! Il cause »

A peine achevait-il son exclamation
Que se trouva menotté le second larron.

Le troisième n'eut que le temps de se signer
Qu'il voyait le grand gorille se dépouiller
En un éclair de sa défroque,
Foncer sur lui : On en tendit un déclic.
Cette fois il n'y avait aucune équivoque.
« Or ça, c'était donc bien un flic,
Dit-il penaud et encor tout surpris. »
« Eh bien, toi t'es un as ! Tu as vraiment compris,
Mais de vous trois je veux connaître le sagouin
Qui m'a poinçonné aussi rudement la fesse...
Que je lui fasse sa fête avec allégresse ! »

Ils ne dirent mot, tassés dans leur coin.
Refusant avec orgueil de le satisfaire
Jamais, en aucun temps, ils n'avouèrent.

Philippe Selrach



Un déjeuner de Noël

Depuis la veille, elle s'active : achats de dernière minute, table de fêtes à préparer, nappe immaculée, argenterie longuement frottée, verres étincelants, serviettes savamment disposées, centre de table artistiquement élaboré : branches de bois mort enneigées à la bombe, boules translucides, collier de perles argent se balançant doucement. Devant la fenêtre, sur une table basse joliment juponnée, une multitude de bougies de toutes formes, de toutes couleurs attendent l'arrivée des convives pour s'illuminer ; dans la cheminée, petit bois et grosses bûches réchauffent la pièce.

Bien sûr, le sapin est décoré depuis quelques jours, « sapin surprise » annoncé à ses petits-enfants. Elle a passé des heures à envelopper de papier chatoyant des petits jouets, voitures, billes d'agate, babioles diverses, bonbons, friandises ; aussi des objets incongrus : cailloux, bouchons, légumes et autres... Sans oublier la guirlande de petites ampoules électriques qui va faire des clins d'œil dès l'arrivée des petits. Pour les grands, ses enfants et quelques amis isolés –dont je suis– de jolis paquets cadeaux sont disposés près de l'âtre, en attente.

Ce matin de Noël elle s'est levée de bonne heure. Surprise ! Ce sera un Noël blanc, la campagne a revêtu sa tenue de fête : la neige fraîchement tombée scintille sous le soleil glacé. Il ne fait pas trop froid, les voitures n'auront pas de mal à arriver jusqu'à la maison familiale, remplie des souvenirs de l'enfance et des vacances des uns et des autres. Tous les volets sont ouverts, les fenêtres sourient de toutes leurs vitres brillantes, les arbres de la cour sont parsemés de blanc, la pelouse entièrement recouverte de neige. Après le repas les enfants (et les parents), pourront faire un bonhomme de neige, peut-être une bataille de boules neigeuses avant de rentrer se réchauffer près du feu avec un chocolat chaud ou vin doré, gâteaux maison ; mais en attendant toutes ces réjouissances, elle s'affaire à la cuisine : foie gras à découper, rôtis à mettre au four, légumes à éplucher, jambon/purée pour les plus petits. Bonnes bouteilles à déboucher, plateau à fromages, corbeilles à pain variés.

Ses fils Laurent et Olivier doivent porter les huitres, ses filles Agnès et Cécile se chargent de la superbe bûche de Noël. Elle a préparé des fruits déguisés –dattes, pruneaux garnis de pâte d'amande et glacés de

caramel- Ils reposent dans de jolies robes de papier plissé. Les langoustines achetées la veille sont bien au froid dans le réfrigérateur.

Déjà onze heures, elle se précipite dans sa chambre pour faire un brin de toilette. Voyons, que mettre : une jupe ample, mi longue, un pull rose tout doux avec la belle écharpe soyeuse offerte par ses enfants. Boucles d'oreilles ? Oui. Brosse ses cheveux joliment gris qui s'harmonisent avec le bleu de ses yeux, un nuage de poudre, une trace de rouge à lèvres. Mon Dieu, les voilà, redescend en catastrophe, cris de joie, embrassades.

Elle ne s'aperçoit pas qu'elle a gardé aux pieds ses vieilles bottes du matin qu'elle a chaussées pour sortir dans la cour. Elle est tellement distraite, tout le monde s'en amuse.

Exclamations des enfants devant le sapin garni. Il faut que les papas participent au partage car les plus grands, Ambre et Jules, décrocheraient vite les petits paquets. Théo et Guillemette n'auraient plus rien. Cécile n'a pas encore d'enfant ; Nathalie, l'épouse d'Olivier en attend un pour le printemps.

J'arrive avec mon petit cadeau pour la maîtresse de maison, Françoise, mon amie de toujours.

On fait déjeuner les enfants tout de suite pour qu'ils puissent jouer ensemble après le repas.

Feu et bougies allumées, champagne et canapés dégustés, nous passons à table. Tout est prêt et bon. Ambiance joyeuse. Huitres, foie gras, tout va bien. Françoise se lève, va à la cuisine et revient avec les langoustines qu'elle a superbement disposées dans un grand plat : petites pincées dressées, antennes frémissantes, la garniture de verdure fait ressortir leur jolie couleur rosée. Applaudissements de la tablée. Mais aux premiers coups de fourchettes, éclat de rire général : les langoustines sont crues !

Françoise les a achetées fraîches sans s'en rendre compte et donc ne les a pas cuites...

Marité Vendée

Les roses rouges

19 heures. Lorsque la secrétaire de la firme Handler and Co rentra chez elle ce soir-là, elle avait le sourire joyeux et l'allure triomphante. Elle s'installa sur son fauteuil favori et le fit glisser jusqu'à la fenêtre. Chaque soir c'était son moment particulier, celui où elle exerçait son métier de rêveuse professionnelle. Un verre à la main, elle aimait alors se délester des soucis quotidiens et l'idée parfois lui venait que, plus tard, viendrait le temps où elle serait peut-être toujours seule mais imbibée comme un gant de toilette et cette idée lui apparaissait navrante.

Cette journée-ci avait été imprévisible, mais combien agréable. Ce matin même, pour la Sainte Virginie, elle avait trouvé sur son bureau un bouquet de roses rouges qu'une main généreuse avait déposé. Des roses au parfum subtil et pleines de promesses. Charmée, mais surprise, elle avait juste pensé que certains hommes vous chocolaient, d'autres vous fleurissent, les plus riches vous diamantent. Elle aurait préféré que...Mais enfin ! Les fleurs l'avaient comblée et découvrir l'auteur de ce geste généreux ne lui venait à l'esprit que ce soir dans la béatitude de cette soirée douce et prometteuse. Elle ferma les yeux et, avec la précision d'un défilé du 14 juillet, fit passer dans sa tête tous ses collègues masculins-féminins. Certains ne firent qu'un aller et retour.

Elle pouvait éliminer Albert, ce bon Albert. Célibataire de qualité certes, mais ayant un goût inné pour les économies, en aucun cas il n'aurait eu l'idée de ce cadeau futile. Gontrand l'excellent comptable de la société Handler and Co, avait conservé cette politesse à l'ancienne que l'on vous inculque dans les bonnes familles ; il gardait même en lui une sévère nostalgie des images d'antan et, de ses costumes émanaient une odeur d'encens qui vous emmenaient loin, très loin ; au-delà de vos pensées, avec des regrets de jeunesse perdue.

Elle pouvait dès maintenant exclure « Gégé », son collègue séducteur. Un personnage lunaire, toujours englué dans des aventures amoureuses cabossées dès le départ et qui le faisait fondre ensuite pendant des mois. Un homme à fuir, qui vous décolore jour après jour, et dont elle refusait les avances sachant bien qu'au bout de quelques semaines elle devrait

sans cesse tisonner les braises lorsqu'il partirait vers d'autres amourettes, innocentes certes, mais meurtrières.

Suzon était une collègue timide et fort aimable ; la seule à regarder les fêtes sur le calendrier. Elle était douce et gentille Suzon, avec de grands yeux surpris, comme des poissons étonnés de se retrouver dans un bocal. De cette attention elle était capable, mais en profiterait dès le lendemain pour lui emprunter quelques robes ainsi que deux ou trois sacs en vue d'éventuelles sorties habillées !

Le directeur ? C'était à exclure. Il ne s'attarderait pas à cette forme de prévenance, malgré le travail dont il la chargeait avec enthousiasme. Elle travaillait neuf heures par jour et lorsqu'elle essayait de lui faire comprendre le volume de son emploi du temps, il la clouait au pilori, avec des clous bien solides d'une logique implacable, qui la rendait pantoise et lui faisait rebrousser chemin. Elle regarda encore le calendrier. C'était bien sa fête et quelqu'un avait pensé à elle. Ceci suffisait à réchauffer son âme tiède et endolorie.

Elle se leva, ferma la fenêtre et se coucha. Demain peut-être, dans ce merveilleux bouquet, trouverait-elle une petite carte glissée sur le sol et qui lui avait échappée.

19 heures 30. Le chef de service de la société Handler and Co regarda l'heure. Comme d'habitude, il était le dernier à partir. Il fronça les sourcils, de fort méchante humeur. Pas un regard, pas un geste de la part de Virginie, la secrétaire dont le calendrier célébrait la fête. Dieu sait pourtant s'il lui faisait des avances à peine déguisées. Elle était une secrétaire modèle, à la bouche rouge et sensuelle, femme d'affaires avisée, avec un parfum sentant l'évasion et la bonne humeur. Il hocha la tête. Ce bouquet lui avait coûté l'argent de poche que sa femme, grande économe, lui octroyait chaque semaine. Il s'en émut. Voilà bien le mariage après plusieurs années. On croit avoir épousé une fleur et on s'aperçoit que l'on a épousé un citron. Il se leva de son fauteuil en hochant la tête et le téléphone se mit à sonner.

- Allo, Oui !

Il pâlit et sa main se mit à frissonner.

- Mais non Chérie, je n'ai pas oublié notre anniversaire de mariage. J'allais justement partir et...

Confus. Il était confus. Et maintenant, comment aller plus loin dans le mensonge ?

Soudain, il eut une idée qui lui sembla géniale. Prenant le trousseau de clés posé près de ses documents, il se dirigea vers le secrétariat. Les roses rouges étaient sur la table, le narguant en toute impolitesse. Il retira vivement le bouquet du vase ; des gouttes d'eau tombèrent sur le sol, mais peu importe, la femme de ménage passerait plus tard. Avec précaution, il retira de la poubelle l'emballage transparent qui l'entourait le matin même et sortit en verrouillant la porte.

Sur le trottoir, les passants affairés se pressaient en riant. Il hâta le pas et soudain, se ravisa. Il avait oublié de fermer la porte de son propre bureau, c'était certain. Rebroussant chemin et passant de nouveau sous les néons diaboliques et zigzaguant de la société Handler and Co, il rouvrit la porte en la laissant entrebâillée, déposa le bouquet sur le sol et reprit vivement l'ascenseur.

Sur le trottoir, une silhouette s'arrêta en voyant la porte ouverte et le bouquet sur le sol. Elle rabattit sa capuche, hésita un instant, gravit les quelques marches, subtilisa le bouquet et s'enfuit à toutes jambes. Essoufflée, elle s'arrêta deux rues plus loin et sous un réverbère regarda les somptueuses roses rouges. Quelle aubaine ! Ce n'était pas avec l'argent de poche que lui donnait sa maman qu'il aurait pu acheter des fleurs à cette petite Virginie aux nattes blondes et aux joues rouges, qui venait de rentrer en 6^{ème}. Dès ce soir, en sortant de la chorale, il lui offrirait ce magnifique bouquet pour sa fête. Les plus grands peut-être se moqueraient mais il ferait le mec ! Ce n'est pas parce qu'on a onze ans que l'on n'a pas le droit d'offrir des fleurs aux filles. Il rabattit de nouveau sa capuche et repartit en sifflotant, cachant le bouquet sous son blouson.

Le lendemain matin, Virginie, la secrétaire reprit le chemin du travail dans la joie et la bonne humeur. Ses clés lui tombèrent des mains lorsqu'elle aperçut le vase vide. Furieuse, de nouveau avec la même précision d'un défilé du 14 juillet, elle fit passer dans sa tête tous ses

collègues masculins-féminins capables d'une telle ignominie. Ils eurent droit toute la journée à son mutisme et sa colère.

En secrétaire modèle, toutefois, elle s'informa de l'absence du chef de service :

« Une forte migraine le tiendrait absent toute la journée », lui a-t-on dit !!!

Jackline René



Et passe le temps.....

AN

Et oui ! Un de plus et quelques cheveux blancs,
Mais rassure-toi ce n'est qu'une fois l'an.

NI

trop, ni pas assez, toujours en recherche, disponible
Avec mesure et réflexion, pour Toi tout est possible.

VERS

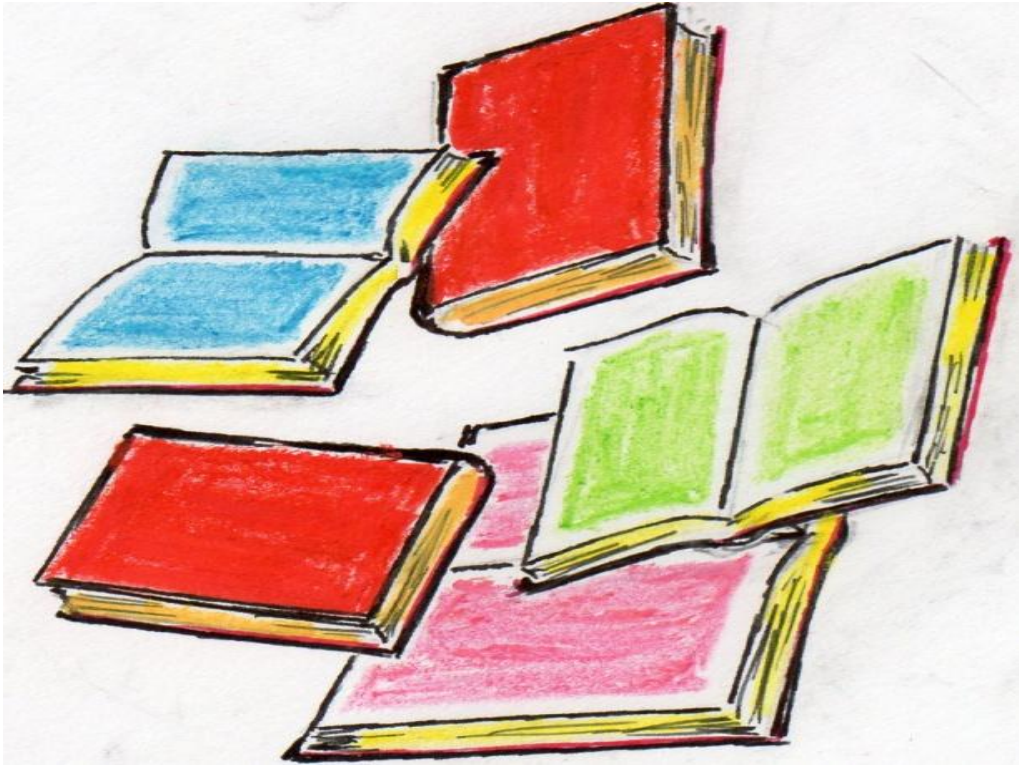
ceux que tu aimes « en vers » et contre tout
La poésie habite ton esprit, ton cœur surtout.

AIRE

espace de création, ta muse sort du Puits...de l'Aire
Avec un grand MERCI, nous te disons :

BON ANNIVERSAIRE

Marité Vendée



*L'ivresse des livres
Libère à foison
En cette saison
Les rimes du givre*

*Ouvrir ces flacons
Boire à pleines plumes
Les mots en costumes
Textes en
flocons.*

Guy Roy